

Populisme vs culture : d'un système culturel à l'autre

Une analyse de Pierre Hemptinne

Le populisme, c'est entendu, est le nouveau fléau. La production éditoriale est énorme qui, soit, analyse ce phénomène socio-politique de manière raisonnée, soit en appelle à la guerre culturelle pour protéger la démocratie. Bernard-Henri Lévy y va de sa pièce de théâtre. Le danger n'est-il pas, en stigmatisant une telle figure de « méchant », de légitimer le populisme en ennemi valable, de perpétuer un système de confrontation binaire, d'empêcher de s'attaquer aux vraies racines du malaise ? Le capitalisme ne crée pas le populisme mais, biaisant les promesses de la démocratie, il en favorise l'expansion et la crédibilité. C'est cette piste que j'aimerais explorer partiellement.

Il me semble difficile, voire abscons, de prétendre que la culture puisse guérir le populisme, ou que plus de culture en réduirait les nuisances. Cela me semblerait réactiver des exaltations obscurantistes quant à une essence supposée miraculeuse de la culture et, à l'instar précisément du populisme, d'invoquer des remèdes miracles. Il s'agirait plutôt, pour maintenir le binôme culture et démocratie, de prendre en considération la complexification des choix culturels au sein de notre société. Sans doute faut-il dès lors commencer par reconnaître que le populisme est aussi culturel, que les populistes sont des personnes dotées d'une culture comme tout un chacun et qui ensemble, engendrent du culturel.

Comme toute culture, le populisme a des racines politiques et drague les affects des gens.

Il suffit d'entendre à quel point, dans la classe politique, le mot omniprésent sert à s'accuser réciproquement de dévoyer la démocratie, pour avoir le soupçon que, peut-être, il y a là le symptôme que ce système culturel devient la norme. Un système culturel ne vient jamais du ciel – aussi ineffables que puissent être les émotions esthétiques caractéristiques de telle ou telle culture. Il découle de décisions politiques, même s'il est quasi impossible de retracer l'historique précis, concret, conscient de ces décisions. C'est ce qui fait qu'un système de valeur culturel peut être modifié, abandonné, remplacé par un autre, même si cela prend du temps. À l'intérieur de ces systèmes, la relation aux arts, ce qu'elle génère comme production de sensible et de subjectivité, joue son rôle soit de conforter le régime de biens en place ou d'y proposer des tangentes, des bifurcations, des alternatives. Mais j'espère que personne n' imagine pouvoir convertir un-e populiste convaincu-e et prosélyte en brandissant, telle une croix exorciste, l'une ou l'autre œuvre d'art susceptible de convertir à d'autres pratiques plus raisonnées !?

Le pouvoir des institutions – politiques ou autres, économiques, artistiques – provient d'une capture des affects communs, nous dit Frédéric Lordon dans son dernier ouvrage, *La condition anarchique*. Et l'électoratisme, la publicité, qu'est-ce d'autre que des captures des affects individuels à des fins lucratives (monétaires ou symboliques) ? Capitaliser « les voix »

qu'est-ce d'autre que s'illusionner satisfaire politiquement les affects des gens ? L'auteur offre des analyses à méditer, susceptibles de révéler la complexité que dissimule le populisme plutôt que de vouloir en finir avec lui en recourant à des méthodes tout autant caricaturales. « Il s'ensuit que la puissance avec laquelle une institution affecte les individus n'est autre que la puissance de la multitude elle-même, mais transitant – par l'institution, précisément. Une institution est une cristallisation de la puissance de la multitude formée par capture. »¹ L'institution « populisme » est la capture d'une part significative de puissance d'une multitude. Cette puissance se matérialise en flux avec lesquels les individus, qui souhaitent jouer un rôle historique, quel qu'il soit et dans quelque champ que ce soit, vont essayer d'instituer des jeux de miroir, de ressemblances, de représentation mimétique. « Certains perçoivent bien, fût-ce confusément, l'énormité du supplément de puissance qu'ils pourraient ajouter à leur puissance individuelle. Et forment le désir de cette augmentation, se mettent à la rechercher activement, développent des stratégies intercalaires : trouver à se placer dans la circulation de la *potentia multitudinis*, la faire passer par soi, en obtenir l'élection, devenir le terme médiateur dans l'auto-affection médiante de la multitude. Ces individus-là sont des entrepreneurs de pouvoir – de pouvoir politique ou de pouvoir symbolique. »² Retenons la formule « entrepreneur de pouvoir » dont la matière première à modeler pour arriver à ses fins est la puissance de la multitude. On voit déjà ainsi qu'il n'y a pas ici ou là quelques populistes qu'il suffirait d'écarter ou de convertir pour régler le problème. Si ça existe, si ça agit c'est que passe par eux de la puissance d'une multitude et qu'ils n'en sont pas que les simples manipulateurs. Ces affects ont été maltraités par d'autres politiques, d'autres cultures et cherchent une issue.

L'individualisme capitaliste brouille les repères et décomplexifie l'instrumentalisation des émotions, du sensible. Être « entrepreneur de soi » donne tous les droits, la fin justifie les moyens.

Entrepreneur est le terme central du plus puissant système culturel captateur des affects communs. Le système capitaliste qui, d'une part, s'approprie massivement la puissances des multitudes dans une institution du travail non démocratique et, d'autre part, oriente les désirs et les aspirations au bonheur vers une auto-réalisation de soi basée sur la consommation. Le tout s'appuyant sur un individualisme de plus en plus radical et un éthos prégnant qui décomplexifie, laisse entendre que tout est bon pour atteindre ses objectifs. Le climat global de rivalité et compétition aide à donner du corps à cet éthos, à le naturaliser. La « psychologie positive » et « l'économie du bonheur » fournissent la culture d'entreprise du néo-libéralisme qui fait reposer la totalité de la charge du succès, personnel et systémique, sur la responsabilité et l'épanouissement individuels : « Ce n'était pas le succès professionnel qui expliquait le bonheur mais le contraire : "Le bonheur est bien la condition essentielle à la réussite professionnelle". »³ Le même schéma sert à définir les relations entre individu et société : ce sont les individus heureux qui font qu'une société est bonne ! Selon ces théoriciens de bonheur néolibéral, les inégalités sociales et économiques sont sources de bonheur : elles montrent en permanence que l'on peut progresser, s'améliorer,

¹ Frédéric Lordon, *La condition anarchique*, Seuil 2018, p.35.

² *Ibid.*, p.58.

³ *Ibid.*, p.126.

devenir meilleurs. « Ces politiques sont exemplaires d'une nouvelle culture du travail fondée sur l'affaiblissement des régulations étatiques du marché du travail et la normalisation d'un modèle promouvant l'idée de responsabilité individuelle aux dépens de la responsabilité collective et de la solidarité. Le travail est ainsi dépolitisé et psychologisé, l'intervention managériale se focalisant dès lors non plus sur les organisations mais sur les salariés et leurs collaborateurs. »⁴

Quand un système, au nom de la complexité, place en avant son élite et ses experts et génère de plus en plus d'inégalités, comment s'étonner de la vitalité populiste ?

Depuis les années 1970, l'école façonne les esprits pour les rendre aptes à *intégrer* le marché du travail, à contribuer à alimenter le mécanisme de la croissance, à faire fonctionner un univers d'entreprises non régies par la démocratie. Et où vont être exaltées des vertus individualistes, des psychismes auto-centrés par nécessité et réification, avec le sentiment qu'il ne faut compter que sur soi-même. Que signifie, avec une telle idéologie comme toile de fond, s'intégrer dans un système qui produit de plus en plus d'inégalités, où la fortune des 27 plus grands milliardaires égale celle de la moitié de l'humanité ? Chacun sachant en outre, par devers soi, que l'on ne peut amasser de telles richesses individuelles qu'à vivre sans vergogne, en transcendant le désir de réussite proposé à tous et toutes. La culture qu'on inculque majoritairement ne prédispose-t-elle pas à agir aussi sans vergogne, notamment quand se présente la possibilité de capter un peu de cette puissance de la multitude pour progresser, augmenter son influence, son réseau, tracer un chemin personnel vers le bonheur consumériste et d'accumulation de biens ? Le système, de manière immanente, laisse entendre que les modèles de réussite scandaleuse sont à portée de tous et toutes, il suffit de jouer le jeu présenté par le management : « Devenir un entrepreneur serait par ailleurs simple affaire de choix personnel. Tout un chacun, quel qu'il soit, quelles que soient ses origines et sa personnalité, pourrait le devenir – et il en serait d'ailleurs grandement récompensé. »⁵

Quand les imaginaires sont touchés, il ne suffit pas de lancer des imprécations, d'excommunier le populiste. Il faut plonger là où se forment les imaginaires. Et sortir du capitalisme.

Ce contexte profond qui imprègne les imaginaires, les appareils affectifs individuels et collectifs, produit et impose les régimes d'autorité et de véridiction qui lui conviennent. Pour réussir, pour exprimer son besoin de puissance, pour sortir de sa condition et de tout ce qui fait obstacle, rien n'empêche de se baser *sur n'importe quoi*, les assertions n'ont plus besoin de prouver leur validité, il suffit qu'elles agrègent des émotions, des sensibilités, donc des fragments de la puissance de la multitude pour être lestées de légitimité, de validité. Il suffit d'affirmer, d'avoir du culot, il y en a toujours qui vont suivre. Et il y a plein d'exemples de personnalités qui ont réussi, qui jouissent du statut d'influenceurs, en vendant du vent, dans les domaines les plus divers.

⁴ Edgar Cabanas et Eva Illouz, *Happycratie, Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Premier Parallèle 2018, p.139.

⁵ *Ibid.*, p.190

Est-il possible d'agir sur ce modèle culturel pour en réduire l'audience en lui opposant l'antidote d'un autre système culturel ? Certainement, en s'attaquant au cœur de ce qui détermine les systèmes de valeur culturelle. L'école ne doit pas préparer à rentrer dans le moule de l'individualisme entrepreneurial – et les parents en permanence être à la recherche de l'école qui prépare le mieux à réussir sur le marché du travail – mais préparer chacun à jouer son rôle dans des entreprises gérées démocratiquement, soit, comme dit Bernard Friot⁶, à exercer leur maturité de citoyen économique, plutôt que d'être destiné à l'instrumentalisation par le capitalisme. Cela signifie donc que l'on ait pris les décisions politiques, avec enfin les bons mots d'ordre syndicaux, pour changer le travail. Il est indispensable que tout notre système culturel repose sur une mise en acte efficace, perceptible au quotidien pour tous et toutes, du « tous naissent libres et égaux en droit ». Ce qui, par effet domino, met en première ligne des priorités la nécessité d'œuvrer ensemble, de faire prévaloir dans les usages et les notions de propriétés, tant individuelles que collectives, la dimension de *communs*, d'interconnexion entre les destinées. Dans ce cadre plus vaste qui reconfigure notre modèle culturel, oui, la relation aux œuvres d'art, dans une configuration solitaire ou bien celle d'une médiation organisée par des opérateurs culturelles, a un rôle important à jouer dans l'éducation des sensibilités qui peuvent changer la nature et les désirs. Visiter des expos, lire des livres, écouter un concert, aller au théâtre, toutes ces pratiques culturelles avec leurs instances de médiation, en lien avec toutes les autres puissances sociales peuvent « modifier les affectabilités »⁷.

La relation aux œuvres d'art, certaines manières de cultiver, avec une médiation appropriée, oui, en effet, peut renforcer des sensibilités vaccinées contre le populisme.

Dans le cadre défini par une culture de la démocratie, et non du capitalisme, pratiquer et éprouver la puissance des œuvres, telle que la définit Lordon-Spinoza, ne peut que soutenir les buts recherchés : « Le corps-esprit puissant est bien celui qui éprouve et pense beaucoup de choses à la fois. À quoi alors pourrait-on mesurer la puissance d'une œuvre, et partant sa valeur, sa vraie valeur de puissance, indépendamment des issues axiomatiques institutionnelles ou des vérifications esthétiques douteuses ? À la manière dont elles induisent en nous plus de liaisons, dont elles nous aident à tenir plus de choses ensemble. »⁸ Ce « tenir plus de choses ensemble », ce « plus de liaisons » profilent un mode de penser et sentir qui prend en compte tout ce qui entoure l'humain, à l'encontre de l'individualisme-entrepreneurial-capitaliste. Mais les mêmes œuvres peuvent aussi alimenter, a contrario, vécues dans d'autres environnements, un système où les satisfactions esthétiques confortent l'individu comme entrepreneur de lui-même en compétition avec tout et tout le monde. Reste la question de ce qui se passe quand se présente « une œuvre contemporaine qui fait rupture, c'est-à-dire qui propose une manière inédite de lier – d'après une forme nouvelle, dans d'autres directions, etc. Car, précisément, cette œuvre propose des liaisons qui sortent radicalement de l'habitude concaténatrice du moment, contrairement des manières établies vouées d'abord à rencontrer l'incompréhension, la

⁶ Bernard Friot, *Emanciper le travail*, La Dispute 2014.

⁷ Frédéric Lordon, *op. cit.*

⁸ *Ibid.*, p.234.



déconcertation. »⁹ Elles sustentent et entretiennent les espérances résistantes de ceux et celles qui se mettent en travers des captures populistes des affects communs, en générant des sensibilités minoritaires résilientes. Mais elles ne peuvent seules, mêmes avec tous les intermédiaires qui travaillent à en élargir la réception, renverser complètement un régime culturel. Pour cela, il faut des décisions politiques qui s'attaquent au vrai problème.

⁹ *Ibid.*, p. 240.